

Voici des textes extraits de l'ouvrage de Robert Mencherini, *La Libération et les années tricolores*, tome 4 de *Midi rouge, ombres et lumières*, Paris, Syllepse, novembre 2014, p. 213-218. © Robert Mencherini et Syllepse.

Illustration extraite du cahier photographique de cet ouvrage, p. XX, *Le Provençal*, 24 avril 1945. © Robert Mencherini et Syllepse.

Tous les retours des camps n'ont pas lieu par voie maritime, y compris dans la région de Marseille.

On peut lire à ce propos l'émouvant témoignage de Madame Toros-Marter, présidente de l'Amicale des déportés d'Auschwitz et des camps de Haute-Silésie, déportée à partir de Marseille à l'âge de 16 ans- *J'avais seize ans à Pitchipoï*, Paris, Fondation pour la mémoire de la Shoah, 2008,

et ceux, nombreux, rassemblés dans les deux ouvrages patronnés par cette amicale

- Christian Oppetit (dir.) Marseille, *Vichy et les nazis*, Aix-en-Provence, Amicale des déportés d'Auschwitz et des camps de Haute-Silésie, 1993, réédité en 2005.

- Robert Mencherini, *Provence-Auschwitz. De l'internement des étrangers à la déportation des juifs, 1939-1944*, Aix-en-Provence, Publications de l'université de Provence, 2007.

Une victoire, partagée entre les vivants et les morts

La capitulation de l'Allemagne, le 8 mai 1945, intervient entre les deux tours des élections municipales. Elle marque la fin du conflit en Europe. La nouvelle suscite des explosions de joie populaire, parfois mêlée d'amertume lorsqu'on songe aux « absents » dont on n'a pas de nouvelles et de larmes au souvenir des êtres chers ou des camarades de combat disparus.

La photographe Julia Pirotte, communiste, membre des FTP-MOI participe, le 8 mai 1945, à Marseille, à la liesse populaire. Elle fait revivre, quelques jours plus tard, dans un très beau texte pour l'hebdomadaire *Dimanche*, toute l'ambivalence des émotions qui submergent, à cette occasion, une résistante.

«La foule, la foule, plus rien pour les yeux que la foule, et cette joie si immense, si grandiose, et des drapeaux, des drapeaux; drapeaux tricolores et drapeaux rouges flottent joyeusement dans un ciel de mai, flottent au-dessus de la masse enthousiaste en fête. Entends-tu cette symphonie merveilleuse des cloches? Elles sonnent la mort de la barbarie, elles sonnent la vie du progrès». Julia Pirotte se fond dans la foule qui entonne l'*Internationale* et *La Marseillaise* : *«petite parcelle de la foule déchaînée, foule joyeuse, foule victorieuse. Je hurle, je chante, je danse comme elle, avec elle. Et la joie est si grande, grande...»*^[63].

Elle imagine, tout à coup, que la foule se fend pour laisser place à un étrange cortège, celui de ses amis *«et tant d'autres, tous jeunes, tous beaux, ils marchent à un pas saccadé très grave, si grave pour leur jeune âge. Ils sont torse nu et, sur leur poitrine, une décoration : un petit trou noir»*. Ces dormeurs du Val qui ne dorment pas, *«tiennent haut au-dessus de leur tête leur chemise rouge de sang»*. Ils précèdent des *«femmes de tout âge, toutes très hautes, très minces, en robes noires sur lesquelles se détache une inscription blanche : Juive»*. Elles serrent dans leurs bras les cadavres de leurs petits enfants et laissent la place à d'autres qui *«se ressemblent toutes avec des têtes rasées, aux robes de bagnards. [...] Elles sont si nombreuses, celles que l'on croit mortes et celles que l'on croit encore en vie»*.

Sa sœur Marie (Mindla Diamant)¹⁹ ferme la marche et pose la main sur ses épaules. L'émotion submerge alors la journaliste : « Une douleur aiguë me serre la gorge, les larmes inondent mon visage. » Julia Pirotte promet à sa sœur et à tous ces fantômes que le fascisme jamais ne reviendra.

À la fin des combats, on commence à mesurer leur coût en vie humaine. De plus, les dix mois précédents ont été fertiles en découvertes de charniers et de massacres. Tous ces drames, révélés ou dont on se souvient, ternissent la joie d'une victoire tant attendue. On prend également conscience, au fil de l'avance des troupes alliées et du retour des déportés, de l'horreur incroyable des camps de concentration et d'extermination.

Le retour des « absents »

En 1945, Marseille abrite l'un des principaux centres d'accueil, en France, des prisonniers de guerre, déportés et réfugiés, libérés des camps allemands⁽⁶⁴⁾. Il est destiné principalement aux « absents », délivrés par l'avance des troupes soviétiques, regroupés, dans un premier temps, à Odessa et dont le transfert est pris en charge, jusqu'à Marseille, par des navires alliés. La voie maritime n'est pas exclusive, pour d'autres territoires et des contingents plus réduits, des voies ferroviaire ou aérienne. Mais la masse de ces nouveaux arrivants à Marseille transite, à ce moment-là, de la Mer Noire à la Méditerranée. Pour faire face à ce flux, à partir de mars 1945, des locaux sont progressivement aménagés, à proximité du port commercial phocéen, dans un hangar de la Compagnie des Messageries maritimes situé 309, chemin de la Madrague, au nord de la ville.

Un centre et des formalités d'accueil

Ce centre, dirigé par le capitaine Cherpin qui commande près de cent soixante officiers, sous-officiers et hommes de troupe n'est entièrement équipé qu'à la mi-juin 1945. Il comporte alors, au-delà des espaces d'accueil que l'on a essayé de rendre conviviaux, avec un mobilier adapté, un buffet et un bureau télégraphique, des installations sanitaires (salles d'épouillage, de désinfection, douches, étuve) et médicales (un bloc, une salle de radiographie, un centre bucco-dentaire, etc.). L'une des préoccupations premières des autorités est la très piètre santé des rapatriés, mais aussi la crainte des épidémies, ce qui explique l'usage très répandu du DDT. D'autres salles sont dévolues aux formalités administratives et au contrôle militaire⁽⁶⁵⁾ : les rapatriés – français, mais aussi, pour onze pour cent, étrangers – sont soumis à des vérifications et à un interrogatoire assez serré, pour établir l'identité des arrivants et éviter toute infiltration d'éléments ennemis ou collaborationnistes. Plus de mille rapatriés sont d'ailleurs arrêtés par le contrôle militaire.

19. Sur Julia Pirotte et Mindla Diamant, voir *Midi rouge*, tome 3, p. 191.

Les fiches remplies à cette occasion permettent également une approche statistique des divers types d'arrivants.

Après avoir accompli toutes les formalités, les rapatriés quittent le centre, pourvus de vêtements neufs, d'un colis de produits alimentaires, de tickets d'alimentation et d'une petite somme d'argent. Ils ont la possibilité d'être hébergés dans des «centres de Libération» administrés par le ministère de la guerre, situés à la Blancarde, Bonneveine ou Aubagne ou dans des «centres d'étrangers»^[66]. Si leur état de santé le nécessite, ils peuvent être admis dans des centres de repos de la région, du Var ou des Alpes-Maritimes.

Des flux principalement maritimes

Avant l'entrée en fonction du centre de la Madrague, d'autres groupes, plus réduits, ont rejoint Marseille, à partir de l'Italie du sud, comme, en février 1945, trente-sept prisonniers de guerre, évadés, regroupés au centre de la Blancarde. Il en est de même pour le petit convoi de cinquante-quatre «prisonniers de guerre déportés du travail et raciaux libérés par l'avance russe» arrivé à Marseille le matin du 14 mars^[67]. Des avions les ont amenés de Bucarest à Bari et à Naples où ils ont séjourné quelque temps, avant d'appareiller pour Marseille. Ils sont également hébergés au centre de la Blancarde.

Le 23 mars 1945, plus de deux mille hommes, dont quarante-deux étrangers, pour l'essentiel Belges et Hollandais, sont débarqués à Marseille par le paquebot britannique, *Duchess of Oxford*. Une foule de parents et amis les attend sur le terre-plein du cap Janet. Les troupes rendent les honneurs et les représentants d'associations et les personnalités officielles, depuis le commissaire régional de la République jusqu'au président de la délégation municipale, ne font pas défaut.

Les nouveaux venus essuient les plâtres du centre de la Madrague. La plupart d'entre eux sont prisonniers de guerre et originaires du nord de la France. Une trentaine sont hospitalisés dès leur arrivée. Les autres suivent toute la chaîne des opérations prévues^[68]. Beaucoup peuvent repartir, le soir même, ou dès le lendemain, vers leur région d'origine. «Nous vivons aujourd'hui un rêve qui nous a soutenus pendant nos plus dures souffrances» déclarent-ils au *Provençal* qui souligne que «Deux mille Français libérés de Prusse orientale ont retrouvé la liberté»^[69].

Le dimanche 1^{er} avril 1945, le paquebot *Indiafera*, parti le 8 mars d'Odessa, débarque à Marseille, «19 prisonniers, 65 déportés politiques et raciaux, 672 STO, 35 travailleurs volontaires», après avoir fait escale à Istanbul, Port-Saïd et Naples. Parmi eux, on compte trente-six femmes dont quelques-unes, volontaires, ont rejoint leur mari en Allemagne^[70]. Le 5 avril 1945, le paquebot britannique *Arawa*, en provenance d'Odessa, accoste au cap Janet, un peu avant midi, avec, à son bord, mille six cent deux prisonniers

de guerre dont vingt-sept officiers et soixante-trois «déportés politiques» dont vingt-six femmes^[71]. Quatre jours après, le 9 avril, le navire norvégien, *Bergensfiord*, amène deux mille deux cent soixante rapatriés, parmi lesquels vingt-sept étrangers, dix-huit femmes, deux enfants, et «quelques déportés politiques et raciaux»^[72].

Les rotations des navires continuent à un rythme soutenu jusqu'à l'été 1945 : on compte quatre autres arrivées en avril, dix en mai et dix autres en juin. Leur nombre s'amenuise ensuite : six en juillet, trois en août, autant en septembre et quatre en octobre (dont trois en provenance de Naples). Le récapitulatif établi par les services, le 15 octobre, décompte 33 091 rapatriés en provenance d'Odessa, 15 683 en provenance de Naples, 143 en provenance d'Istanbul et 313 d'Alger, soit un total de 49 230 personnes.

Mais tous les rapatriés ne le sont pas nécessairement par voie maritime. Certains empruntent le rail, comme ces quatre cents prisonniers libérés, qui, le samedi 14 avril 1945, arrivent en gare Saint-Charles^[73]. Les mêmes quais accueillent, le 1^{er} juin 1945, des centaines de Marseillais rapatriés par le «train de Valenciennes», lorsque le millionième prisonnier libéré est fêté, de manière symbolique²⁰. D'autres «absents» bénéficient, au début du mois de juin, d'un véritable pont aérien établi avec la Hongrie. Des avions américains amènent, en quatre heures de vol, des prisonniers de guerre et déportés de Budapest à l'aérodrome d'Istres. Les 3 et 4 juin 1945, c'est le cas, chaque jour, pour plus de cinq cents d'entre eux acheminés, ensuite, vers le centre de la Madrague^[74]. Le mouvement continue ensuite à partir de Belgrade ou de Poggia en Italie et concerne, au total, jusqu'au 16 juin, près de six mille hommes^[75]. Jusqu'à la mi-octobre, 58 781 personnes passent par le centre de la Madrague^[76].

La découverte de l'incroyable

La lecture des rapports du capitaine Cherpin qui dirige «l'Unité de contrôle de rapatriement des prisonniers de guerre, déportés et réfugiés» est instructive. Elle montre comment, peu à peu, les enquêteurs prennent conscience de la déportation d'extermination dans toute son ampleur. Certes, dès le départ, les diverses catégories d'«absents», y compris celle des «déportés raciaux», sont mentionnées. Mais, dans un premier temps, l'attention des services est surtout retenue par les prisonniers de guerre qui sont les plus nombreux.

Le rapport qui concerne le second convoi, celui du 1^{er} avril 1945 mérite qu'on s'y attarde. On y trouve l'une des premières annotations concernant Auschwitz, désigné comme un «camp de représailles», où étaient concentrés

20. «Symboliquement... Marseille a accueilli, cette nuit, le millionième prisonnier déporté», *La France de Marseille et du Sud-Est*, 2 juin 1945.

les déportés raciaux de tous pays. « On a recueilli des témoignages concordant sur les traitements subis dans ces camps, ils dépassent en horreur ce que l'imagination peut concevoir », note le capitaine Cherpin, depuis les mises en scènes macabres, jusqu'aux sélections, aux chambres à gaz et aux fours crématoires, en passant par l'extermination de convois de plusieurs milliers de personnes²¹.

Quelques semaines plus tard, en août 1945, un « Bulletin de renseignements » dactylographié de trois pages fait la synthèse des « renseignements recueillis sur les camps de déportés raciaux et politiques d'Auschwitz et de ses dépendances (Birkenau, Bleckammer, Monowitz et Lublin) », auprès de onze personnes²². Il décrit, de manière assez détaillée, le fonctionnement de ces camps, « dits d'extermination ». Les enquêteurs semblent avoir eu du mal à admettre la mécanique de l'horreur. De ce point de vue, les rubriques « L'opinion du poste » et « Desiderata » sont significatives : « Les renseignements ci-dessus pourraient apparaître invraisemblables et exagérés s'ils n'étaient, pour la plupart, extraits de plusieurs fiches concordantes » et « Vérifier, par tous moyens appropriés l'exactitude de ces déclarations ». Les massacres de masse de juifs (Hongrois, par exemple) sont signalés, sans que, pour autant, soit mise en évidence la persécution spécifique des juifs. De manière générale, la distinction n'est pas faite entre déportés « politiques » et « raciaux ».

On retrouve, dans la presse, une évolution semblable et une plus grande attention portée progressivement aux camps d'extermination. Ainsi, Jean Sap, journaliste de *Rouge-Midi* qui a réussi à s'entretenir avec un rescapé d'Auschwitz, titre son article, publié le 8 avril : « Il faut extirper à jamais le nazisme assassin. "Au camp d'Auschwitz, on entre par la porte, on sort par la cheminée" disaient cyniquement les Allemands »²³. C'est sans doute l'arrivée à Marseille, le 29 avril 1945, d'un contingent plus important de déportés à bord d'un paquebot anglais qui conduit des quotidiens régionaux à accorder, le lendemain, une place plus importante aux camps d'extermination. Ainsi, *Rouge-Midi* évoque les « Revenants des camps de la mort d'Ausswitz [sic] et de Beekernau [sic] »²⁴ et *La Marseillaise*, le cri d'un rapatrié d'Auschwitz : « Partout la mort, mais, au-dessus, l'horreur ! »²⁵. Le

21. L'orthographe d'origine a été conservée. AD BdR 77 W 60, Bulletin de renseignements, 16 août 1945.

22. « Ramenant 200 anciens prisonniers de guerre, 200 déportés politiques et raciaux, 1 000 STO et 103 enfants, un navire est arrivé hier, à Marseille », *Rouge-midi*, lundi 30 avril 1945.

23. Henry Régis, « 1 503 prisonniers et déportés sont arrivés, hier, d'Odessa. "Partout la mort, mais, au-dessus, l'horreur !" nous dit un rapatrié d'Auschwitz », *La Marseillaise*, lundi 30 avril 1945.

Provençal du même jour est beaucoup moins incisif et les témoignages des déportés d'Auschwitz ne sont pas mis en exergue.

Tous les journalistes font la même remarque : la difficulté à concevoir une telle barbarie. Il faut dire aussi que les rescapés du génocide sont peu nombreux et disparaissent dans la foule des prisonniers de guerre ou des requis du STO. Ces deux constats, évidemment, ne suffisent pas à expliquer l'occultation de la Shoah qui renvoie à bien d'autres mécanismes. Pourtant, on le note, les camps d'extermination sont explicitement mentionnés. Mais ils ne sont certainement pas pensés, à ce moment-là, dans toute leur dimension.

Une autre catégorie de rapatriés est très peu évoquée, pour des raisons exactement inverses, celle des travailleurs volontaires pour le travail en Allemagne. Ils n'ont aucun intérêt, de leur côté, à porter témoignage. Ils sont l'objet d'un rejet total qui peut aller jusqu'à des manifestations hostiles et des actes de violence lors de leur retour. Des mesures de protection policières s'avèrent alors nécessaires lors de l'arrivée des trains à la gare Saint-Charles^[79].